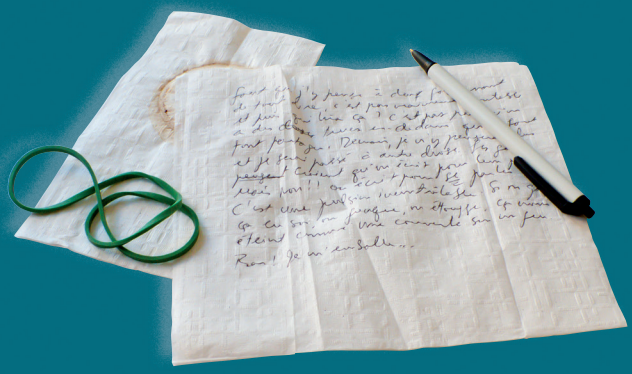

Xman est *back* en Huronie

Joëlle Roy

Indociles

ROMAN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

XMAN EST *BACK* EN HURONIE

Joëlle Roy

Xman est *back* en Huronie

ROMAN

Indociles

Extrait de la publication

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Roy, Joëlle, 1961-
Xman est back en Huronie / Joëlle Roy.

(Indociles)
ISBN 978-2-89597-171-9

I. Titre. II. Collection : Indociles

PS8635.O91133X43 2011 C843'.6 C2011-902408-X

Les Éditions David
335-B, rue Cumberland
Ottawa (Ontario) K1N 7J3
www.editionsdavid.com

Téléphone : 613-830-3336
Télécopieur : 613-830-2819
info@editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.
Dépôt légal (Québec et Ottawa), 2e trimestre 2011

Les Éditions David remercient le Conseil des Arts du Canada, le Secteur franco-ontarien du Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa.
En outre, nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
Ottawa

Merci aux docteurs de l'Université de la Louisiane à Lafayette qui ont soigné mon apprentissage : Docteurs Clifton, Barry, Serhane, Allain, Waggoner, Kocher, Leroy et surtout à mon docteur de famille, Barry Ancelet.

Special thanks to the Queen Regina, the Heart of the Departement. If only you could rule the world...

1

On a train bound… non
On a warm summer's eve
On a train bound to nowhere

Comment ça va encore ? *Dad* la joue en A avec sa grosse voix de *wanta be Johnny Cash*. J'aurais dû prendre une guitare. Si je la jouais, les paroles viendraient avec. Mais on peut pas tout avoir ! Ça va revenir. Si c'est moindrement comme le paysage, ça va revenir. Je commence à me demander si ça fait deux cents champs que je vois ou ben si c'est toujours le même qui finit pus… Heureusement que le train se pose pas trop de questions. Il a l'habitude. C'est l'habitude qui tait les questions ? Je saurais pas, j'ai pas l'habitude.

Go, mon petit Canadien Pacifique ! Traverse les Prairies et file vers l'Ouest comme le vieux rêve d'aller faire fortune de l'autre côté de la forêt ontarienne. *Go West, young man !* Mais moi, je cherche pas la fortune. Je me sauve. Pas comme un voleur. Comme un pissou ! *Well*… est-ce que je suis un pissou si je veux juste revivre les derniers mois avec une certaine distance ?

J'ai l'impression que le voyage va faire la job. Déjà, je vois pus ma province du même œil. Depuis que je zieute l'immense beauté monotone des Plaines, j'apprécie mieux la variété naturelle de l'Ontario : une petite côte, une courbe, un champ, un lac. L'Ontario, c'est un collier aux perles multicolores. *So*, si ça marche pour le paysage, j'ai bon espoir que mon escapade vers l'Ouest va me remettre les idées en place. J'ai besoin de comprendre ce qui s'est passé et pourquoi ça m'a atteint comme ça.

C'est sûr que les réponses viendront. Y a rien pour me distraire. C'est plat et c'est plate ! J'ai entendu quelque part que les Prairies ont un effet atténuant sur l'imagination des personnes qui y habitent. Je comprends. Si les gens en viennent à ressembler à leur animal préféré, ils doivent bien prendre les couleurs de leurs paysages. Ça doit faire des grandes faces de carême ! Wo ! J'ai… comme… ri ! C'est la première fois depuis un bon bout de temps que je me suis pas fait rire. Et pourtant, je suis mon meilleur public. Enfin, deux minutes complètes à ne penser ni au départ de Willie ni au foutu musée.

C'est peut-être l'effet du grand espace de la prairie qui fait que les éléments s'éparpillent. Il y a un endroit et un temps pour chaque pensée, chaque geste, chaque sensation. Les Plaines seraient-elles plus vastes que mon désarroi ? Le font-elles paraître plus insignifiant ? Impossible. Chaque plaine a sa clôture, sa rivière, sa montagne

Extrait de la publication

qui la délimitent, aussi vaste soit-elle. Le désarroi, c'est infiniment grand et sans limites. C'est une grosse doudou lourde et grise, presque confortable tellement elle enveloppe complètement. Puisque le désarroi englobe tout, rien d'autre peut arriver. On est en sécurité et immunisé contre les autres malheurs.

We were both too tired to sleep
We took turns at staring
Out the window at the darkness

Comment Willie a-t-il réussi à sauter le train ? Pis où est-ce qu'il se cachait ? Sûrement pas sur le toit comme dans les films de cowboys. Faudra pourtant un jour que j'invente des réponses si je les trouve pas. Faut avoir des *guts* quand même. Mathieu trouve que j'ai des *guts* de partir comme ça avec si peu d'arrangements de faits. Lui, il aurait jamais pu partir avec un numéro de téléphone, une adresse et l'espoir que tout allait bien se passer.

Ce que Mat ne réalise pas, c'est que je me fous que ça se passe bien ou mal. J'ai juste besoin de m'éloigner et mettre de l'ordre dans ma petite tête. Que je comprenne pas les autres, ça se peut, mais il faut que je me comprenne moi-même. Minimum ! Et Willie l'a bien dit, les voyages, ça déniaise et, si jamais ça écœure, j'aurai retrouvé l'envie de rentrer ou *whatever*. *What friggin' ever !*

Know when to walk away
Know when to run

Extrait de la publication

Je suis ben tata ! J'ai mon Blackberry. J'ai juste à *googler* la chanson *The Gambler*. À nous deux, mon vieux *gambler*. Tu vas brasser les cartes pendant que j'écris quelques pages. Tu vois, j'ai une histoire à confronter. Si je couche l'histoire du musée sur papier, je pourrai la regarder en face puis lui parler dans le blanc des yeux. J'ai deux mots à lui dire.

Brasse, brasse, on va veiller tard…

Extrait de la publication

2

Le soleil brille de tout son éclat sur la capitale et se fout éperdument des malheurs que nous, le commun des mortels, pouvons vivre. D'ailleurs, il se fout du monde entier. Pas son problème, le monde entier. Il ronronne dans le ciel à longueur de journée et ce qu'on en fait, ce qu'on en pense, il ne s'en préoccupe pas du tout. Tel l'allumeur de réverbère du Petit Prince et, comme bien d'autres, il fait sa *job*. De son insouciance brille un printemps resplendissant. L'université achève et, malgré le stress de la fin de session, un vent de liberté incite les gens à ouvrir les fenêtres, à balayer les trottoirs, à transplanter des fleurs et à siffler à tue-tête.

J'ai de la misère à reprendre mon souffle tellement j'ai couru avec l'énergie du désespoir. En fait, c'était plutôt l'énergie de l'espoir. Il faut que j'aie cette discussion avec Amy avant de me mettre à paqueter. Et qui sait, peut-être qu'elle va me convaincre de rester. On peut juste pas se laisser en sauvages de même. Pour une fois, je suis à l'heure, même quatre minutes à l'avance. *Come on Xman, go get her !* Amy, faut que je te parle !

Extrait de la publication

— *Xman, what's the rush ? Slow down, you're gonna fall off your shoes !*

L'épicier qui installe son étalage extérieur semble deviner le désespoir de Xavier. Sûrement, il pressent la pointe de l'iceberg de la fin de relation amoureuse qui fond sous les rayons solaires et le Titanic de petit cœur qui braille. Monsieur Bob est assis aux premières loges du vaudeville bien orchestré avec un *timing* digne d'un Labiche de grand dimanche. À peine a-t-il vu Amy tourner le coin de la rue d'un pas précipité, que Xavier apparaît à l'autre intersection. Seul le protagoniste de cette pièce de théâtre arrangée avec le gars des vues n'apprécie pas la comédie et trouve de bien mauvais goût l'absence d'Amy malgré qu'il soit à l'heure pour une fois.

Il fait rapidement deux tours de l'appartement et cherche en vain une note qu'elle aurait pu lui laisser. Telle une chatte qui a perdu ses chats, il flaire les moindres indices de sa présence dans l'appartement. Il voit bien les traces d'une douche prise à cent milles à l'heure. Le plat de Misty déborde, ce qui signifie qu'Amy n'a pas l'intention de revenir de sitôt. Xavier ramasse la vaisselle du souper de la veille laissée sur la pseudo-table de salon. Les trois caisses de lait renversées et soigneusement recouvertes d'un tissu qui les cache à peu près témoignent de l'horaire trop chargé des deux étudiants. La fin de session a laissé sa marque un peu partout dans l'appartement et aussi sur les traits allongés de Xavier. En route vers la cuisine, les bras

Extrait de la publication

encombrés des épaves alimentaires, il aperçoit une note laissée par Amy.

Essay à remettre. *Had to go.*

Yeah, right ! Anyway… Si t'insistes à ce point-là pour qu'on se parle pas, peut-être qu'on a rien à se dire. T'as décidé que tout est décidé, que tout est fait. Ben laisse faire d'abord. Et pis va chier ! Va chier, mange d'la marde ! Ah non ! *Not this time. Not this friggin' time*. Reprenez votre trou, les larmes ! J'ai fini de brailler comme une Madeleine.

Cette fois-là, l'expression de sa peine rencontre une résistance féroce. Xavier décide de se prendre en main et de tasser le petit cœur pour le temps qu'il faudra. Trop à faire en trop peu de temps.

Faut que je me brasse. Tiens, je vais me garrocher sur une liste de choses à faire. *As if*… Dieu merci, les petits cœurs se fichent bien des têtes dures.

C'est à travers un orage de larmes que je m'entête à griffonner un gribouillage illisible. Tout un match de boxe entre deux combattants expérimentés. La rivière qui envahit mon visage ne laisse aucun doute : elle veut sortir vainqueur de cette lutte à finir. Mais l'éclat subtil d'un arc-en-ciel me donne l'énergie et la détermination de m'occuper de moi-même. À partir d'astheure, je regarde en avant. Il me reste quarante-huit heures pour régler mes affaires.

Xavier s'écrase sur le divan qui se lamente à pleins ressorts. Il se prend la tête à deux mains et ses doigts scrutent son crâne qui veut éclater. Ses cheveux trop longs s'entremêlent comme ses

Extrait de la publication

pensées. Le pire, ce n'est pas qu'Amy ne lui pardonnera jamais de ne pas avoir été consultée dans la décision d'accepter ce nouvel emploi. Ce qui le bouleverse le plus, c'est qu'il a l'impression de ne pas avoir eu le choix lui-même. Dans toute cette bousculade, il a été projeté dans cet avenir précipice.

Il avait parlé vaguement à sa blonde de cette possibilité d'emploi, mais il ne s'était pas montré très intéressé. Il poursuivait la démarche pour faire plaisir à ses parents, mais en réalité il ne se voyait pas retourner d'où il venait, retourner en arrière pour prendre en main une mission gargantuesque. C'est alors que tout s'est précipité : une entrevue puis une deuxième. Et finalement on lui offre le poste, mais il n'a que quelques heures pour prendre sa décision.

Puis, sa mère y a été pour quelque chose. Le chantage a pris toutes les couleurs de la palette des émotions. Ça a commencé par : « Je suis tellement fière de toi. C'est tout un honneur qu'on te fait là. T'auras jamais une autre chance de la sorte. » Puis les arguments financiers : « Tu réalises les dettes qui t'attendent. C'est beau aller à l'école pendant des années et rêver de refaire le monde, mais un jour, tu dois faire face à la facture. Si tu laisses passer une chance comme ça de te remettre sur tes pieds, compte pas sur nous autres pour te faire vivre indéfiniment. On a beaucoup sacrifié pour tes études. On doit aider ta sœur maintenant. On n'est pas une machine à argent. » Pour finir le plat, il en a parlé à un de ses profs qui s'est tout de suite

énervé : « Une telle occasion, ça veut dire entrer dans le métier par la porte d'en avant. Je vais te préparer une belle lettre de référence. Elle va être prête demain matin. »

Cette suite d'événements a déboulé alors qu'Amy *rushait* dans ses travaux de fin de session. Il la voyait à peine parce qu'elle passait beaucoup de temps avec des collègues de classe à fignoler une présentation de groupe. Les développements étaient trop importants pour être communiqués dans un *text*. Il lui avait pourtant lancé quelques foulards blancs de naufragé qui se sent couler dans un courant plus fort que lui. Elle a bien essayé d'être là (*well*...) et après quelques rendez-vous reportés, quand ils ont fini par se voir en tête à tête, il venait de se compromettre.

Au pied du mur, je n'ai pas eu le choix. C'est devenu une situation de maintenant ou jamais. Et Madame Amy qui n'a pas trouvé le temps, qui n'a pas pris le temps, me reproche amèrement d'être allé de l'avant sans la consulter.

Je vomirais tellement j'ai le vertige. Je me sens comme dans un train qui file et qui m'emmène quelque part pour quelque raison. Le sol défile sous moi et j'y suis pour rien. Il faudrait pourtant arrêter le train et voir où l'on va. Comment décider quoi que ce soit quand la direction est déjà fixée, quand on est déjà propulsé dans une trajectoire. Arrêter le train, arrêter le temps. Tout à coup, le concept connu de ne pas manquer le train ou le bateau me semble si absurde. Si absurde. Comme si on devait nécessairement aspirer à *rider* le train.

Peut-être qu'on préfère le regarder passer. Peut-être que regarder et y penser est plus intelligent que sauter dans le premier train, désespérément, comme un malade. Comme quelqu'un qui ne peut pas rester en place. Ah, *man! What's going on!* Finalement ce qu'on veut vraiment dire, c'est : « Il faut sauter dans le train pendant qu'il passe sinon il va vous passer sur le corps ! Pas le choix ! »

Misty se frotte à sa jambe pour essayer d'attirer son attention. Les chats ont cette faculté de ressentir qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Après tout, Misty et Xavier sont de bons copains et ils ont partagé ce divan pendant moult soirées. Xavier est d'ailleurs convaincu que Misty apprécie le hockey et qu'elle reconnaît les noms des joueurs des Sénateurs d'Ottawa. Misty, de son côté, est convaincue que Xavier l'aime davantage quand la voix dans l'appareil est tout énervée et qu'elle se met à crier de joie. Il se jette alors sur elle et s'enfouit le nez dans ses longs poils. En réponse, elle lui entremêle ses cheveux déjà mêlés. Le reste de la routine consiste à libérer l'échevelé sans trop lui faire mal avec les griffes pognées dans la perruque.

— Hé Misty. *What's up* ? Qu'est-ce que t'en penses des trains, toé ? *Yeah I know. It sucks!* Mais, tu sais minoune, si je me décidais, je pourrais simplement renverser toute cette situation qui tourne à la merde. Drette de même ! *Right here, right now!* Je vais prendre le téléphone, appeler Madame Chose et lui dire que j'ai changé d'idée (ou qu'en fait je l'avais pas encore faite, mon idée) et que si

Extrait de la publication

elle veut une décision à cette minute même, ça va être non merci. *Have a good day !*

Dream on, Xman ! Dans la vie, mon petit gars, il y a des points de non-retour. Et tu viens d'en traverser un. Si je vire de bord, mon prof Langlois, bon Dieu du placement professionnel en muséologie, va m'abandonner sur-le-champ. C'est déjà lourd de conséquences. Puis ma mère, j'ose même pas y penser. Et puis *Dad ! Oh God, Dad…*

Malgré le poids conséquent de la colère, de la déception et du chantage maternels, c'est surtout à son père qu'il pense. Même s'il n'avait rien dit jusqu'à maintenant, Xavier avait senti sa joie profonde à l'idée du retour de son fils. Le plaisir pur et sain du papa qui revoit son fils après un camp d'été. Sans attente, sans pression d'aucune sorte, sans reproche. Un papa qui anticipe la possibilité de parties de pêche si souvent, trop souvent remises à une prochaine fois. Xavier sent qu'il a réellement manqué à son père et c'est vraiment ce qui pèse le plus dans la balance du bon sens à cette heure décisive.

There's no turning back, Xman. You gotta do what you gotta do.

Il y a des moments comme ça qui font que la vie n'est plus jamais pareille. Des lignes droites et décisives qui nous propulsent de l'autre côté et nous rendent étrangers à tout ce qui les précède. C'est la cloche qui a sonné et cette sonnerie est irréversible. Le bénéfice du condamné, c'est qu'il n'a plus rien à perdre, plus rien à défendre et les voiles rationnels perdent leur crédibilité.

Amy m'aimait dans la mesure où je *fittais* dans ses plans d'avenir. Elle ne s'est jamais vraiment préoccupée de savoir ce que je voulais au fond de mon cœur et, même si les circonstances s'efforcent d'expliquer qu'on n'a pas eu la chance de se parler, je connais trop bien la tournure potentielle de la discussion avortée. Depuis le temps qu'on est ensemble, elle a rarement accepté de m'accompagner dans la Huronie et elle ne se gêne pas pour dire qu'elle trouve cette région arriérée. Comme si un voile d'ancien temps enveloppe sournoisement la région tel un bas de nylon couleur peau.

Sure, j'ai et j'aurai de la peine, mais pour l'instant, je ne ressens plus rien… à part une mystérieuse paix. Le calme bizarre d'un Robinson sur la plage. La journée est belle et je vais en profiter et faire ce que j'ai à faire. Pas de questions, pas de remises en question, pas de regrets, pas d'hésitations.

Just go, Xman ! Je dois prendre la route dans deux jours, *so* le paquetage presse et les mille autres affaires aussi. Je vais faire ça de la même manière qu'on mange un éléphant : une bouchée à la fois. Je vais préparer quelques boîtes et peut-être qu'Amy va se pointer. *Well*… Je suis plus sûr de ce que je souhaite vraiment. *Que sera, sera. What friggin' ever !* J'ai fini de me battre avec les trains. Si elle ne se pointe pas, j'écrirai une autre note. C'est bête qu'avec tout ce qu'il y aurait d'essentiel, d'important, de primordial à se dire, on va se laisser avec des mémos de *business*. Même l'essentiel est relatif, faut croire !

Extrait de la publication

Comme il n'a pas de boîtes, Xavier commence par emplir les valises et tout ce qui peut se transformer en contenant pour le bien de la cause. Misty s'écrase dans chacune des valises et regarde son maître avec des grands yeux de vache qui disent : « Je sais pas où tu vas, mais tu pars pas sans moi, baquet ! » Avec tout ce qui arrive, parmi toutes les décisions qui s'imposent, Xman ne peut faire autrement que de se questionner sur l'avenir de Misty. En principe, c'est le chat d'Amy. Il le lui a offert pour son anniversaire. Mais vraiment, il l'a acheté parce qu'il voulait un chat. Amy l'aimait bien, mais sans plus. C'est lui qui s'en est toujours occupé.

Tasse-toi, la grosse ! Mes affaires sont déjà pleines de poils…

3

Quatre mois déjà depuis mon retour dans la Huronie. Je n'ai pas vu le temps passer tellement cette période a filé à cent milles à l'heure comme une tempête de vent. Tant à apprendre, à assimiler en si peu de temps. Et maintenant que je me sors la tête de l'eau et que je commence enfin à être capable d'entrevoir deux jours à l'avance, j'étouffe. Il faut dire que cinq ans plus tôt, à cette date, je quittais la région pour rentrer aux études. Mais ce soir, le poids de mes responsabilités m'écrase et j'ai les blues.

Quand j'ai besoin de me sentir à la fois loin et chez nous, je me réfugie au Tim Hortons. Le génie des chaînes, c'est qu'on se sent chez soi ou en voyage, selon le besoin. Je me sens à l'abri dans cette agora de l'an 2000. À l'abri de ma mère qui veut trop. De ma *job*, qui est trop. Il y a quelque chose de réconfortant dans cette odeur de beigne, de café et de muffins. Depuis le temps, le Timmy est devenu comme une annexe à la maison. Celle où l'on va quand on veut la paix.

Quatre mois et déjà l'éclat de mon rôle d'enfant prodige s'atténue et la routine m'écrase. Revenir

en héros, c'est une chose ; faire partie des meubles, c'en est une autre. L'été, on flotte entre les baignades, les pique-niques, les parties de pêche et les bières froides sur la galerie. Entre toutes ces bonnes choses, le travail est comme une mouche qu'on écarte de son assiette. On l'accomplit avec diligence pour retrouver le plus vite possible nos petits bonheurs estivaux.

Le lendemain de la fin de semaine du Travail, ça fait mal ici. Déjà, la clientèle du Timmy n'est plus la même. Les touristes et les vacanciers ont regagné la ville et la Huronie respire déjà mieux, quelque peu soulagée par le départ de ses enfants saisonniers. Le soleil se fait de plus en plus paresseux et refuse de veiller comme il l'a fait si généreusement tout l'été. Décidément, il plane un sentiment mélange de paix et de regret.

La fin de l'été évoque un grand paradoxe que j'essaie d'élucider en le brassant dans mon *double double*. Si l'automne amène un vide, pourquoi donc ce sentiment de lourdeur ? C'est comme le poids de la liberté. On dit « être libre comme l'air ». Pourtant, être libre, c'est pesant ; c'est lourd de conséquences. Faudrait ben que je disserte là-dessus dans mon recueil *To be*. Ça me prend un stylo ! Comment ça se fait que j'ai pas de stylo avec moi ? C'est pas parce que j'ai une *job steady* que je dois arrêter de faire mes affaires. C'est ça que j'ai. Je me sens glisser et m'enterrer dans quelqu'un qui est pas vraiment moi.

— *Excuse me, you wouldn't have a pen ? Any kind of pen or pencil.*

L'urgence de mon besoin boude ma bienséance et je n'hésite pas à interrompre les deux vieilles dames assises à la table d'à côté. Elles sont en pleine discussion, que j'écoute par bribes depuis tantôt. Étonnamment, elles semblent plutôt soulagées de la fin de l'été et du départ de l'interminable visite. Tout y passe. Les grands-mères délinquantes trouvent que leurs enfants les traitent comme des bébés, que le barbecue goûte le brûlé et que les petits-enfants sont devenus tout à fait sauvages avec leurs textos.

— *There you go, sweetie.*

Xavier plonge dans l'écriture avant que les dernières idées ne s'évaporent. Il s'est jeté sur une serviette et, sans scrupules, a violé sa blancheur pour éjaculer un flot de pensées qui permettra à un prochain jet de faire irruption. Ce soir, il est dans ce vide qu'il tente de décrire, de cerner pour mieux le comprendre. Il est entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être. Entre ce qu'il veut et ce qu'il peut. Ses vingt-sept ans lui font accroire qu'il est le seul à vivre dans ce bas-fond existentiel.

Installé dans ce confort relatif de petite table trop basse pour ses longues jambes, Xavier écrit comme si sa vie en dépendait. Il a l'habitude après tant d'années d'école où aucun pupitre, même à l'université, n'a été d'une hauteur confortable pour sa grandeur. Son genou nu s'accote sur le bord de la table refroidie par une climatisation inutile en cette température fraîche. Depuis toujours, il se plaît à examiner les gens. Ses longs voyages pour se rendre aux études à Ottawa l'ont habitué

à cette solitude et il a pris goût à observer les gens et à leur inventer une existence à sa mesure et à ses fantaisies. Peut-être est-ce une projection d'un de ses jeux d'enfants alors qu'il découpait dans les catalogues qui traînaient à la maison des personnages qu'il baptisait puis organisait dans des scénarios abracadabrants ou des plus ordinaires.

Ce soir, à défaut d'un catalogue Sears, il s'inspire de la femme dans le coin pour griffonner un texte qu'il intitule le *Dollar Store Blues*. La dignité de son allure de grande dame des pauvres aurait mérité un texte à lui seul, mais il y a autre chose qui le fascine… Elle attend Personne, comme s'il s'agissait d'un personnage important. Comme on attend un ami qui viendra sans aucun doute. L'exercice littéraire le calme. Pipi, autre café et la vie continue. Tic-tac, tic-tac. Un mot à la fois, une gorgée à la fois. Ses gestes sont devenus lents et posés comme s'il était en train de signer son hypothèque pour les trente prochaines années.

Les deux vieilles le trouvent étrangement charmant. Sûrement, il ressemble à un petit-fils, à un neveu ou un à fiston de son jeune âge. Comme il s'y attendait, les dames lui demandent l'objet de son écrit. Il invente une histoire d'amour à la hauteur de leur attente. Il n'est quand même pas pour leur chanter le *Dollar Store Blues*. La conversation prend une tournure comique et plutôt conviviale. Le temps de le dire, on rit à la manière de vieux copains.

Puis les vieilles s'empressent de rentrer, tout énervées d'avoir veillé une heure plus tard que

d'habitude. « *My God!* Faut que je prenne mes pilules. Si je passe mon heure pour dormir, je vais être réveillée la moitié de la nuit. Puis je vais m'endormir au club de lecture demain après-midi. C'est déjà si endormant ! » La routine enfin déroutinée.

You can keep the pen, son. But you might need another napkin!

Ça se place, ça va déjà mieux. Un Bic et une *napkin*, ça ramène son homme ! Le recto-verso est de rigueur quand l'inspiration se pointe sans cahier, sans ordi. J'ai rempli la serviette jusqu'à ce qu'elle déborde comme quelqu'un qui a trop bu. Je pense que j'avais besoin de cette dose de rigolothérapie. Décidément, il est grand temps de cesser de m'apitoyer sur mon sort ; il suffit de passer à l'action pour guérir le malaise. Peut-être que je me prends un peu trop au sérieux.

C'est l'air de fin d'été qui me donne les blues. La plupart des jeunes venus travailler en Huronie pour la saison estivale sont repartis et la région prend un coup de vieux. Je prends un coup de vieux. Moi, je reste, car c'est fini le temps des *jobs* d'été. J'ai une vraie *job*. C'est plus qu'un boulot, c'est une mission ! Responsable du Musée de la francophonie qui va ouvrir à l'hiver. Une première dans la région. *Holy Smoke!* Ça devrait plutôt être un vieux de la quarantaine qui prend une telle charge et non un jeune taon de vingt-sept ans qui entame sa première vraie *job*. Le pire, c'est que par moments, je suis convaincu que mes patrons ne se rendent absolument pas compte de la gravité de mettre une culture en boîte. Si c'est pas fait avec

doigté, l'hommage risque d'être vu comme un enterrement. En plus, le musée fait partie d'une chaîne de six musées lancée à travers la province. C'est pas rien ! C'est un moment historique dans l'histoire franco-ontarienne.

Décidément, la lune de miel au travail s'est refroidie comme l'été. Si, au début, je me promenais comme un petit coq, fier de mon rôle, l'immensité de la tâche me courbe maintenant l'échine. Je me sens pris au piège. Habituellement, dans un nouveau poste, on peut se donner deux, trois mois pour voir si le travail convient et sinon, on regarde ailleurs. Mais là, avec l'ouverture du musée prévue pour janvier, si je quittais en octobre ou novembre, je les laisserais dans la merde jusqu'au cou ! Mon prof Langlois a toujours dit que le « marche-ou-crève » est typique dans les cultures minoritaires. D'autres disent qu'on est condamné à l'excellence. Se donner un si gros mandat sans avoir les moyens de le mettre en œuvre, c'est soit inconscient, innocent ou héroïque. Je suis pas sûr où je me situe dans ce trio. *There's no turning back Xman. You gotta do what you gotta do !*

Le Timmy est beaucoup plus calme. La onzième heure a fait rentrer à la maison tous les travailleurs ou preneux de pilules. Il me reste l'inspiration du *Dollar Store Blues* qui attend toujours Personne et trois autres qui ont l'air… comment on dit… anormaux ? Ça se dit pus. Euh… Disons en difficulté d'être normaux. O.K., deux trois autres coups de Bic et je rentre. *Mom* devrait être endormie par ce temps-là.

Xavier se sent coupable de ressentir ce besoin de conserver ses distances par rapport à cette mer d'amour qui le noiera s'il ne prend pas la clé des champs ! Il se prend une tisane à la camomille assaisonnée de l'illusion qu'elle l'aidera à trouver le sommeil. Déjà il sent que ses petits nerfs se calment et il voit plus clair. Parmi les actions qui s'imposent, il doit sortir de chez ses parents. C'était bien au début et ça allait de soi. Il est arrivé cassé comme un clou. Sa mère l'a habillé et lui a payé une coupe de cheveux afin qu'il ait l'air du jeune professionnel dont elle vantait les mérites à tous ceux qui voulaient bien lui prêter oreille. Puis, le confort du foyer était si douillet pour le vagabond qui a connu de bien pires conditions.

Il faut dire que les retrouvailles ont eu leurs moments divins. Le fiston était heureux de la fierté de sa mère devant sa réussite académique. Une maîtrise est un symbole de réussite pour une mère qui a tout fait pour inculquer les bienfaits de l'éducation à sa progéniture. Après tout, ayant enseigné toute sa vie, n'est-elle pas le symbole même de l'éducation ?

C'est d'ailleurs l'enseignement qui l'a amenée par ici, il y a trente ans. Arrivée de l'Est ontarien, elle avait accepté un premier poste à la défunte école Saints-Martyrs-Canadiens à Perkinsfield. Elle qui rêvait de changer le monde par la bonne nouvelle « scolastique », elle s'est brutalement retrouvée face à face avec la réalité dans cette bâtisse vieille d'un siècle qui ressemblait à une école dans un vieux film de guerre. Son esprit missionnaire

aussi a été comblé quand elle a entrepris d'améliorer le français de jeunes Franco-Ontariens qui lui semblaient être en train de perdre leur langue, tellement l'accent tonique était à l'anglaise.

Je l'ai déjà entendue raconter qu'elle se donnait trois ou quatre ans pour se faire la main à l'enseignement puis, bye-bye la visite, elle repartirait vers l'Est ontarien. Après tout, elle voulait se bâtir une famille et JAMAIS elle n'élèvera ses enfants dans la Huronie, car si ce baragouinage est intéressant comme défi d'enseignement, elle ne voudrait jamais avoir à vivre avec cette situation à la maison, dans sa propre famille.

Puis ce fut l'amour. *Or whatever it was*... Elle rencontre ce beau grand *jack* qui fait partie de la *gang* montée à Sudbury pour La Nuit sur l'Étang. LE *party* agrémenté de bonne musique et de retrouvailles, car les gens venaient des quatre coins de la province pour cette fête annuelle. De retour en Huronie, Linda et Michel ont continué à se voir sans la *gang*, bien sûr, et il arriva ce qui devait arriver !

C'est *Dad*, un gars d'la place, qui lui permit de voir la Huronie d'un tout autre œil. D'abord, il connaissait la baie et Pepère avait un bateau qu'il empruntait à volonté. Surtout pour se promener avec la demoiselle que ses parents trouvaient du bien bon *wedding material*. Après tout, une maîtresse d'école ! J'aime imaginer que mes parents ont d'abord été follement amoureux avant que ça se gâte. Avant que le ménage devienne ce

Extrait de la publication

terrain d'insultes et d'intolérance. Et pire encore, d'indifférence.

Quand il était petit, Xavier se souvient que le climat familial était tropical : un orage quotidien. Puis, on est passé aux saisons tropicales. Par secousses, par *batches*. Non pas que la tension s'esquive. Elle est omniprésente dans ce genre de climat. Comme un petit vent fatigant qui se glisse sournoisement par les manches du gros manteau d'hiver.

Quant à son père, c'est une autre histoire. Lui aussi est bien fier du fiston, mais pour d'autres raisons. C'est son fils qui va faire briller comme un trente sous neuf l'histoire de la Huronie, de SA Huronie. Pour Xavier, son père est l'incarnation même de cette région unique et riche de par sa nature luxuriante et son patrimoine digne comme un paon. Autant il avait voulu partir de la région à l'adolescence, autant il se surprenait à en vanter les attraits et les charmes à tout un chacun. Depuis son retour, ils sont allés à la pêche ensemble et le père, comme par hasard, se devait d'arrêter au garage, à la caisse puis à la poste en disant à tout le monde : « C'est mon gars ! Il est revenu s'occuper du nouveau musée qui va ouvrir. »

Faut pas que ça se gâte. Pas astheure qu'on devient enfin des *chums*. Pis avec Nathalie qui est retournée à l'université, j'ai pus de *partner*. Ils vont être tous les deux à m'écarteler. *You gotta stay cool, Xman ; leave while you're ahead !*

Sa petite sœur Nathalie étudie en éducation et deviendra enseignante comme sa mère. Mais elle

n'en reste pas moins la petite fille à *Dad*. Le frère et la sœur se sont arraché les cheveux en grandissant. Xavier ne pouvait pas endurer la petite sainte nitouche qui n'aspirait qu'à être parfaite alors que lui et ses amis faisaient les cent coups. Mais à la fin de l'adolescence, quand elle a abandonné la perfection pour goûter au plaisir du sexe, de la drogue et du *rock & roll*, ils ont enfin marché sur un terrain commun. Malgré leurs différences, ils avaient toujours partagé une connivence dans le jeu à jouer avec leurs parents. Car ce qui faisait plaisir à leur père aurait fâché leur mère et vice-versa. Mais là, elle est repartie pour sa dernière année d'étude et Xavier se retrouve fin seul à jouer à ce petit jeu qui ne l'amuse pas.

You gotta get the hell outa there Xman ! Shit ! Minuit et demi. Faut que je me couche. Demain, je vais appeler Mat. Il connaît tout le monde, tous les racoins. Il va m'aider à me trouver une place dans un rien de temps. *No way !* La *Dollar Store babe* est partie sans que je m'en aperçoive. Il va falloir que j'imagine mon dernier couplet. *Oh well*… Il reste juste la clientèle en difficulté de normalité. Si je pars pas, je suis un de la *gang*. Un autre ti-pas-fin. *No way ! You'd rather be another brick in the wall, hey Xman.* Après toutes ces années, je comprends enfin Pink Floyd. C'est toujours ben ça.

La serveuse semble désolée de le voir se préparer à partir. Elle nettoie les tables d'à côté et celle des grands-mères tripatives. Sa main frotte et nettoie à une vitesse éclair, même si sa tête semble être à mille lieues de là, comme le livreur qui refait son

Extrait de la publication

parcours pour la xième fois. Xavier lui tend sa vaisselle sale et tout en pointant des yeux les derniers occupants, il lui glisse :

— *You're gonna be o.k. ?*

— *Oh yeah ! They don't bother me. Actually, the tall one is quite sweet. Hubert, I think.* Hubert Moreau.

— *Well, well, well.* Tu parles français.

— Oui. Je suis française.

— Ben, on peut se parler en français. On va *saver* notre anglais pour les Anglais. En fait, on pourrait parler d'eux autres avec une *poker face* pis ils sauraient jamais.

— Je ferais jamais ça icitte. Je me suis déjà fait pogner.

— *No way !* Ça doit être embarrassant.

— *God*, je voulais mourir ! Pis ma *partner in crime*, elle, a s'est sauvée dans le *back room*. J'ai pu jamais faite ça. *So, sorry but count me out*.

— Ça me tente pus pantoute. Moi, c'est Xavier. Comment tu t'appelles ?

— Xavier ? T'as pas l'air aussi vieux que ton nom ! Moi c'est Sarah.

— Mon grand-père aussi s'appelle Xavier. Mais moi, tout le monde m'appelle Xman.

— O.K. Xman. *See you.*

— *You bet !*

Le jeune homme s'en retourne vers Perkinsfield sur le pilote automatique, la tête dans les nuages. Xavier a réussi à se changer les idées et il se sent plus léger. Et dire que le miracle s'est produit au Tim Hortons de Penetanguishene. Qui l'eût cru ! Sarah

est mignonne et il se fait la promesse de repasser la voir. À elle, il n'a rien laissé transparaître.

À la chasse, est-ce qu'on promet au chevreuil qu'on va un jour l'attraper ? Bien sûr que non ! *So*… Il reste que ça serait le *fun* de rencontrer une fille pas trop compliquée, pas trop sérieuse, qui aime ce que j'aime et avec qui je pourrais passer du bon temps. C'est beau la Huronie mais… Disons, il y a la nature et il y a MA nature, ma libido. Il vient certains moments incontournables dans la vie où on doit appeler une chaise, une chaise. Je le dis donc tout haut dans ma tête : « Je m'ennuie. » *Wow* Timmy, tu m'en as appris des bonnes à soir. C'est comme si je suis trop jeune et trop vieux pour mon village. Je l'avais pas vu venir celle-là.

Les maisons de la rue Robert semblent, pour la plupart, endormies. Quelques-unes veillent et bâillent sous l'œil d'une dernière lampe qui résiste au sommeil. Même la nuit, elles conservent cette fierté de dominer la baie, d'en être rois et maîtres. La baie de Penetanguishene, comme un index, pointe vers sa mère Georgienne qui se jette dans les bras du lac Huron. À chacun sa maman. Quant au petit Huron, il donne la main à ses frérots des Grands Lacs. Les bateaux qui trouvent refuge, l'été, dans ces eaux fraternelles commencent à penser à plier bagage. Quelques autres weekends de grâce et c'en sera fini pour une autre saison.

Xavier entre sur la pointe des pieds et se faufile dans sa chambre au sous-sol. Pas de musique, pas de radio, pas de lumière, pas d'ordi. Il glisse de son linge comme une couleuvre. Ses culottes,

méthodiquement écrasées sur le sol, conservent leurs deux cercles ouverts, prêts à accueillir les jambes, en cas d'urgence. Un vrai cowboy aux aguets. L'urgence, c'est dormir. Dormir, dormir, dormir. S'évader quelques heures. Dormir, dormir, demain, demain…

Extrait de la publication

Imprimé sur papier
100 % fibres postconsommation certifiées FSC
Certifié ÉcoLogo, Procédé sans chlore et FSC Recyclé
Fabriqué à partir d'énergie biogaz.

Carton couverture 50 % postconsommation
et autres fibres certifiées FSC.

Couverture et mise en pages :
Anne-Marie Berthiaume
Révision : Frèdelin Leroux

Dépôt légal, 2e trimestre 2011
ISBN 978-2-89597-171-9

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2011
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC) CANADA

Extrait de la publication

« C'est l'air de fin d'été qui me donne les blues. La plupart des jeunes venus travailler en Huronie pour la saison estivale sont repartis et la région prend un coup de vieux. Je prends un coup de vieux. Moi, je reste, car c'est fini le temps des *jobs* d'été. J'ai une vraie *job*. C'est plus qu'un boulot, c'est une mission ! Responsable du Musée de la francophonie qui va ouvrir à l'hiver. Une première dans la région. *Holy Smoke !* Ça devrait plutôt être un vieux de la quarantaine qui prend une telle charge et non un jeune taon de vingt-sept ans qui entame sa première vraie *job*. Le pire, c'est que par moments, je suis convaincu que mes patrons ne se rendent absolument pas compte de la gravité de mettre une culture en boîte. Si c'est pas fait avec doigté, l'hommage risque d'être vu comme un enterrement. En plus, le musée fait partie d'une chaîne de six musées lancée à travers la province. C'est pas rien ! C'est un moment historique dans l'histoire franco-ontarienne. »

Originaire du Temiskaming, dans le Nord ontarien, Joëlle Roy connaît depuis des années du succès sur la scène musicale comme interprète, productrice et auteure. En 2009, elle a obtenu un doctorat en Études francophones à l'Université de la Louisiane à Lafayette. C'est dans les bayous qu'elle a jeté les bases de son premier roman.

ISBN 978-2-89597-171-9

9 782895 971719

21,95 $
INDOCILES | ÉDITIONS DAVID
www.editionsdavid.com

Extrait de la publication